

LE VOYAGE EN CASAMANCE

Lorsque, enfant, j'ai découvert la magie de la chose imprimée, quand les Mémoires d'outre-tombe m'ont éveillé à la musique des mots, mon souhait était de pénétrer à l'intérieur du texte, non pas seulement de m'expliquer les enchaînements et les sonorités, mais de voir comment l'écrivain forgeait son récit, à partir de quels matériaux bruts. Ce vœu, il m'a fallu attendre longtemps pour le réaliser. Exactement, jusqu'à la semaine dernière où j'ai lu les Antimémoires d'André Malraux.

A François Nourissier, le soin de vous les présenter.¹ Pour moi, je veux seulement voir Malraux élaborant, à partir de la réalité, un court passage, son voyage en Casamance (pp. 76 à 79), puisqu'une chance professionnelle m'a été donnée de l'y accompagner à l'occasion du festival de Dakar.

Le cadre d'abord. Il lui suffit de trois lignes, d'une ampleur simple et magistrale : «La Casamance est un fleuve-lac, un Niagara et tout bordé de courtes vagues marines. Dans la forêt, des bourgs sans âge d'une propreté troublante, car la propreté nous semble moderne.» Et voici évoqué, à grandes masses, un paysage où se mêlent dans l'œil l'eau plate du fleuve et le flot moutonnant des arbres. Mais ce fleuve Casamance, nous ne le vîmes qu'une fois, au moment de la halte du déjeuner ; l'estuaire frissonnait doucement à l'heure de l'étale, des pêcheurs faisaient griller, dans une fumée âcre, des huîtres de palétuvier. Le paysage qu'évoque Malraux, je crois bien qu'il lui a été inspiré par celui, farouche et immense, où la forêt semblait sécréter l'eau, que nous avons pu apercevoir par les hublots quand l'avion survolait Bathurst et l'estuaire de la Gambie.

L'organisation du récit ensuite. Malraux se contente de bouleverser l'ordre chronologique. Nous avons rencontré, en premier lieu, dans un village vide, un vieillard jouant avec un enfant, puis Sebeth, reine de la tribu des Floups, ensuite, à l'orée d'une ville moderne, un roi vêtu d'un manteau de spahi. Il se tenait, avec sa cour miteuse, dans l'avant-cour d'un bois sacré. Voulant retrouver la race quasi éteinte des rois-prêtres traditionnels, il est normal que Malraux ait choisi l'un d'eux et un seul, pour mettre sur lui les projecteurs de son rêve ; il était normal qu'il ait choisi la pittoresque Sebeth ; il est donc parfaitement justifié qu'il lui ait donné la place privilégiée, celle du dieu au fond de la salle hypostyle.

Sebeth, je l'accorde, est un personnage coloré : une petite femme grasse et plus que mûre, au visage à la fois naïf et roublard, sans rien de tragique ni d'inspiré, du moins pour qui restait à la croûte des choses. Malraux l'a vue «dans le couloir aux piliers de bois de son palais de terre et de chaume.» (Admirons au passage la royale cadence de la phrase, où la voyelle fermée de la clause prolonge deux sonorités ouvertes.) En réalité, ce palais n'était qu'une case ronde aux murs de boue séchée, au toit d'herbes craquantes que soutenaient des piquets grêles et gauchis. A l'intérieur, un ameublement (si je puis dire) sordide autant que disparate : une poêle à frire graisseuse voisinait au mur avec une cuvette d'émail bleu généreusement écaillé et des bouteilles jadis d'eau de Javel.

¹ L'article de François Nourissier est publié sur la même page : «Malraux face à la mort», *Les Nouvelles littéraires*, n° 2090, 21 septembre 1967, p. 1 et 11. (NDLR)

L'essentiel du récit de Malraux, c'est sa vision de l'arbre fétiche : «Le sentiment de sacrifice s'accordait plus puissamment pour moi à cette colonne de majesté qu'il ne s'était accordé à aucun temple», écrit-il notamment.

Cet arbre, cette «colonne de majesté», existe bien. Il appartient à une espèce fort répandue dans la forêt casamançaise. On en trouve quelques-uns plantés dans des avenues, à Dakar. C'est un fromager (ou faux kapokier). Arbre farouche, impérieux, dont le tronc est formé, à sa basse, comme de draperies cassées à angle aigu, rugueuses et grises, pareilles à une peau d'éléphant. Arbre magnifique, certes, qui suggère bien, ainsi que le dit Malraux, «un rythme géologique» et lui propose l'admirable finale du voyage : «Du grand arbre, la neige soyeuse du kapok tombait solennellement et s'accrochait à la toge verte [de la reine] sous laquelle tintaient ses colliers dans le silence.» (Il est curieux de retrouver ici, dans cette conclusion, le procédé qui a commandé la construction du récit lui-même et qui est systématique chez Chateaubriand : l'image qui se dresse à la fin du paragraphe comme une statue au fond de l'allée d'un parc.) Un seul malheur : c'est que le fétiche de Sebeth, ce n'était pas l'arbre ; mais bien plutôt, «dans l'encoignure de deux de ces murs de troncs», dans cette chapelle triangulaire, fichés en terre, quelques bouts de bois grisâtres, informes, certains souillés de sang caillé, le plus haut (une trentaine de centimètres) orné d'une plume blanche et poulet.

Qu'un écrivain ait le droit absolu d'utiliser la réalité sans être tenu à une exactitude photographique, c'est truisme. Mais lisant Malraux après avoir feuilleté mes souvenirs, je sais que c'est lui qui a vu la réalité, c'est-à-dire une beauté, une grandeur qui dépassent les sens commun ; il s'est évadé du pittoresque accidentel pour élever au rang de prêtresse inspirée cette reine oubliée dans un coin de la grande forêt primitive ; c'est lui, Malraux, grand-prêtre, qui a bâti la cathédrale et célébré l'ordination. Quel rapport avec une visite de touriste, même ministériel ? Ou si l'on préfère une autre image de Malraux, qu'on l'imagine, comme je le revois, concentré, insensible à la fatigue de la marche et de la chaleur, allant à grands pas dans le sable rouge de la forêt, sautant les haies d'épineux, tel un chasseur sur la trace du mystère.

Ceux de mon âge, André Malraux, qui vous ont lu, qui vous ont pratiqué avec l'attention brûlante d'un jeune homme pour un aîné inspiré, vous doivent quelques-unes des idées-forces, des images-forces, des musiques-forces qui les ont suivis toute leur vie. Et c'est cela, l'essentiel de votre apport, car il n'est point usé par le temps. Les façades que vous avez fait blanchir seront depuis longtemps noircies, les fossés que vous avez fait creuser, comblés peut-être, que ces idées, ces images, la musique de vos phrases seront pour d'autres un message qui les atteindra au plus secret.

Pour moi, privilégié, ce que vous m'avez donné de plus précieux, d'inattendu, d'inoubliable, c'est l'image, l'exemple de cette quête quasi somnambulique, de ce safari mystique, de vous-même, chasseur et gibier, qui poursuiviez l'idée que vous vous êtes faite de l'éternel, sous l'ombre torride des arbres légendaires dans la lointaine Casamance.

PAUL BOURCIER

Paul Bourcier, «Le voyage en Casamance», *Les Nouvelles littéraires*, n° 2090, 21 septembre 1967, p. 11.